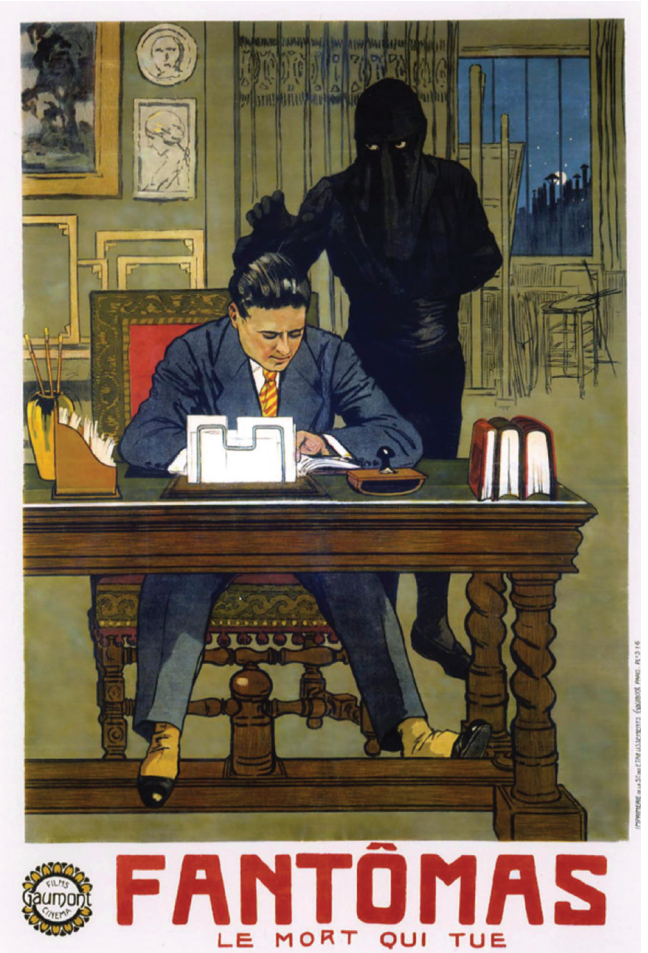
SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE

Collection *Poétiques comparatistes*



Fictions médiatiques et récits de genre
Pour en finir avec le populaire ?

La collection *Poétiques comparatistes*
est éditée
par la **Société Française de Littérature Générale et Comparée**

LANGUEDOC ROUSSILLON
LA RÉGION MIDI PYRÉNÉES

La maison d'édition reçoit le soutien
de la Région Languedoc Roussillon Midi Pyrénées

Illustration de couverture : *Fantômas, le mort qui tue,* affiche Gaumont, film de Louis Feuillade d'après l'œuvre de Souvestre et Allain, 1913.

© **SFLGC** (Société Française de Littérature Générale et Comparée)
Bibliothèque de Littérature Générale et Comparée, esc. C, 2e gauche,
Université de Paris, 17, rue de la Sorbonne – 75005 Paris

Diffusion : Lucie éditions par *Pollen*

ISBN : 978235371-984-6

Collection *Poétiques comparatistes*

Fictions médiatiques et récits de genre. Pour en finir avec le populaire ?

Textes réunis
par Anne Besson

SFLGC

Comité de rédaction

– Anne Duprat, Professeur de littérature comparée à l'Université de Picardie Jules Verne et traductrice, actuelle présidente de la SFLGC ;
– Véronique Gély, Professeur de littérature générale et comparée à l'Université de Paris Sorbonne, ancienne présidente de la SFLGC ;
– Sébastien Hubier, Maître de conférences de littérature comparée à l'Université de Reims ;
– Françoise Lavocat, Professeur de littérature comparée à l'Université de la Sorbonne Nouvelle, ancienne présidente de la SFLGC ;
– Alain Montandon, Professeur de littérature comparée à l'Université Blaise Pascal, membre senior de l'Institut Universitaire de France, ancien président de la SFLGC ;
– Anne Tomiche, Professeur de littérature comparée à l'Université de Paris Sorbonne, ancienne présidente de la SFLGC ;
– Karl Zieger, Professeur de littérature comparée à l'Université de Lille 3, ancien président de la SFLGC.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Fictions médiatiques et récits de genre : pour en finir avec le populaire ? — 7
Anne Besson

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI : ÉTAT DES LIEUX CRITIQUE(S)

Cultural Illegitimacies: Football, Popular Music and Crime Fiction — 17
David Platten

La bande dessinée : entre forme hybride et forme littéraire — 39
Jan Baetens

Récits de genre, culture populaire et *Cultural Studies* — 53
Anne Isabelle François

Littérature et cultures médiatiques : positionnement, pratiques et dynamiques de la jeune recherche — 73
Aurélie Huz, Nicolas Perez Prada et Hélène Sellier

QUESTIONS DE MÉTHODE

Pour une poétique des fictions industrielles — 87
Irène Langlet

Le cinéma de science-fiction américain, entre culture populaire et objet savant. Observations sur un objet interdisciplinaire — 103
Mathias Kusnierz

Méthodes d'analyse formelle des séries télévisées : une mise en perspective méta-critique — 117
François-Ronan Dubois

Les fictions populaires européennes au crible du big data et du distant reading : carnet de fouilles (2008-2015) — 131
Jacques Migozzi

DES CORPUS À REDÉCOUVRIR

« De justesse ». Serials policiers, temporalité et gestion de la contingence, 1919-1926 — 143
Ruth Mayer

The Puzzling Subject: Detective Series, Crime Serials and Trans-subjectivity as a Narrative Device, 1919-1926 — 159
Monica Dall'Asta et Federico Pagello

Chalumeaux, espadrilles de crêpe et escarpins. Sur la fiction médiatique dans la presse des années trente — 173
Marie-Ève Thérenty

BIBLIOGRAPHIE — 189

INTRODUCTION

Fictions médiatiques et récits de genre : pour en finir avec le populaire ?

Anne Besson

La transformation du statut des fictions médiatiques et des récits de genre, produits de la « culture populaire » ou des « industries culturelles », semble un fait largement acquis dans la sphère socio-culturelle, sous les auspices de la dé-hiérarchisation « omnivore » des pratiques de consommation[1]. Les séries télévisées bien entendu, les jeux vidéo, la littérature pour la jeunesse et ses déclinaisons multimédiatiques, les univers merveilleux ou post-apocalyptiques, les super-héros…, sont à ce point omniprésents dans le paysage d'hyper-choix dessiné depuis le tournant du siècle par la révolution numérique[2], qu'il ne semble plus possible de les ignorer. Les travaux académiques qui leur sont consacrés se sont d'ailleurs multipliés, à un rythme qui n'a presque rien à envier aux productions sérielles les plus foisonnantes. L'objet de ce volume consiste donc à inviter à un premier bilan, ou à une prise de recul sur les objets « populaires » et leur traitement par la recherche contemporaine : quels corpus ? pour quelles disciplines ? quelles approches ? quels outils ? et comment les comparatistes sont-ils susceptibles de s'en emparer ?

En principe

Quelques mots s'imposent afin d'éclairer le titre choisi pour cette entreprise méta-critique. Les recherches sur la littérature populaire – un temps appelée « paralittérature » – ont une longue et riche

histoire qui remonte aux années 1960 en France[3], dont aujourd'hui l'association LPCM (« Littératures populaires et culture médiatique »[4], acronyme que nous réutiliserons dans la suite de ce texte d'introduction), est l'héritière directe ; plusieurs contributeurs de ce numéro en sont des membres actifs[5]. Il ne s'agit donc pas ici de signer un acte de décès (« la fin du populaire », faute d'Autre à qui l'opposer), mais bien au contraire de souligner un renouveau – le populaire se réinventant dans les mentalités et les imaginaires, plus « pop », moins « peuple »[6], tandis que les problématiques d'études évoluent pour prendre en compte l'inflation de nouvelles formes médiatiques et leur nécessaire historicisation. « Récits de genre » (*genre fiction*, équivalent pour les anglophones de *popular fiction*) présente ainsi l'intérêt d'écarter la délicate question de l'adresse (« de masse » *vs* « populaire »[7]), qui n'est pas sans poser problème pour la désignation des genres « de niche », au profit d'entrées formelles (pacte de lecture, traits communs des diégèses).

« Fictions médiatiques » pour sa part souligne non seulement la nécessaire prise en compte, dès l'étape des choix terminologiques, de la circulation transmédiatique des œuvres et des imaginaires, mais aussi le fait que « les contraintes du support de production s'imposent sur les formes des récits, non seulement à travers les modes d'expression qui leur sont associés mais aussi à travers les dynamiques de communication et la matérialité du support elle-même »[8]. La « poétique historique du support », représentée dans ce numéro par Marie-Ève Therenty[9], a ouvert des pistes fécondes aux chercheurs en littérature française du XIXe siècle, dont témoignent les travaux produits dans le cadre de l'ANR Médias 19[10], et réunis sur le site du même nom[11] : le retour sur la « civilisation du journal »[12], en collaboration étroite avec des historiens de la culture (Dominique Kalifa ou Jean-Yves Mollier) aboutit à une profonde remise en question du « canon », des grandes œuvres et des grands auteurs, pour un siècle jusqu'alors largement pensé à travers de telles catégories. La démarche gagne les recherches portant sur le début du XXe siècle à mesure que, avec l'entrée dans le domaine public des sources et l'accès à des corpus auparavant difficiles d'accès, s'impose toujours plus clairement le constat d'une circulation linguistique et médiatique intense des productions populaires (traductions,

adaptations), telle qu'« il ne serait plus intellectuellement acceptable de concevoir par exemple aujourd'hui une Histoire du roman populaire français en limitant l'étude aux seuls romanciers de grande consommation français ou francophones publiant en France »[13].

Au passage, « genre » et « médias » gagnent à une telle approche qui les distingue – ainsi, dans ce numéro, la succession des articles d'Irène Langlet et de Mathias Kusnierz, portant respectivement sur la littérature et le cinéma de science-fiction, permet de constater à quel point, selon le prisme disciplinaire, les pentes méthodologiques peuvent radicalement s'inverser : les auteurs montrent comment, dans leur bibliographies respectives, une cinéphilie savante va tendre à anoblir les films de divertissement (les images), mais au risque d'écraser leurs objectifs spécifiques, tandis que l'approche littéraire refuse au contraire tout intérêt à la mise en forme des textes grand public (les mots). Enfin, il s'agit également de décorréler « fiction » et « récit », encore trop souvent associés dans les automatismes de pensée. Les théories de la fiction s'imposent, aux côtés des études culturelles mieux représentées à notre sommaire (Jan Baetens, Anne Isabelle François), comme principaux vecteurs méthodologiques de la percée des objets délégitimés, par leur ouverture aux dimensions ontologiques, pragmatiques et cognitives de nos rapports aux « autres mondes »[14]. Et si l'on constate que les travaux sur les nouvelles formes médiatiques (séries télévisées « complexes »[15], jeux vidéo) font de larges emprunts à des concepts de narratologie conçus pour le littéraire (emprunts d'ailleurs disputés[16]), la notion de « fictions médiatiques » permet d'une part de penser la fiction sans le récit, et dans l'autre sens, fait également place à des objets, journalistiques notamment, où c'est la narration du *fait* qui soulève question[17].

Au programme

Sur une telle base terminologique invitant à revisiter les impensés d'un champ de recherche extrêmement dynamique, ce numéro propose un panorama, nécessairement incomplet, des évolutions historiques et des problématiques actuelles, observées sur un panel d'exemples diversifiées, tant du côté des médias (bande dessinée, cinéma d'hier et d'aujourd'hui, séries télévisées…), que des genres

(les genres de l'imaginaire et les *crime fictions* sont particulièrement bien représentés) et des disciplines (de la littérature française aux études cinématographiques).

Il s'agit d'abord de rappeler les étapes qui nous ont menées à la situation actuelle – celle qui permet à des chercheurs européens, dans une certaine mesure et jusqu'à un certain point que chacun des articles interroge, de faire fi du statut culturel de leurs objets d'étude au nom d'arguments quantitatifs et/ou qualitatifs, selon la distinction proposée dans l'article de François-Ronan Dubois : massivement consommées, nos fictions médiatiques (pas forcément les mêmes cependant) pourraient également se targuer toujours davantage de qualités esthétiques (beauté, intelligence, profondeur). Pour en arriver là, deux grands glissements simultanés se sont produits : l'article de David Platten revient sur celui qu'a connu la sociologie de la culture et des publics, globalement passée, de Bourdieu à De Certeau, d'une pensée de l'aliénation à une rhétorique de l'appropriation. Ce même *empowerment* du public via ses pratiques de consommation se trouve au cœur des intérêts des *cultural studies*, dont Anne Isabelle François nous dresse une synthèse magistrale, et c'est la percée de ces dernières, venant nuancer plutôt que remplacer les précédentes approches, structuralistes ou formelles, qui constitue le fait majeur de l'histoire des études sur la bande dessinée que retrace l'article de Jan Baetens. Ce panorama historique précieux, sur la forme multiplement hybride qu'est la BD, est largement susceptible de transpositions à d'autres « cas » médiatiques ou génériques. Pourtant, tout accueillantes que soient pour les formes populaires les nouvelles approches critiques dominantes (néo-narratologie, théories de la fiction, études culturelles), le choix d'étudier de tels objets n'a toujours rien d'une évidence. C'est ce que nous disent notamment les trois doctorants limougeauds, Aurélie Huz, Nicolas Perez Prada et Hélène Sellier, dont l'article collectif vient clore cette première partie sur une présentation de la jeune recherche. Celle-ci, particulièrement dynamique et nombreuse, au cœur des enjeux et des difficultés du « moment » que vivent actuellement les études en LPCM et dont ce volume veut rendre compte, se devait d'être bien représentée à son sommaire : outre le trio, François-Ronan Dubois est également en cours de thèse, et

Mathias Kusnierz a quant à lui soutenu ses travaux en 2013[18]. Ils dialoguent ici avec les chercheurs les plus reconnus dans leurs champs respectifs, en France (Anne Isabelle François, Irène Langlet, Jacques Migozzi, Marie-Ève Thérenty) et en Europe (Jan Batens, Monica Dall'Asta et Federico Pagello, Ruth Mayer, David Platten).

Où est-on alors de ce renouvellement des approches, et quels champs s'ouvrent-ils encore ? Telles sont les questions abordées par le second groupe d'articles rassemblés, d'où ressortent d'une part la prégnance, concernant les fictions médiatiques et récits de genre, de l'opposition fond/forme, d'autre part les limites de l'interdisciplinarité. La place des approches appelées « textualistes », « formelles » chez François-Ronan Dubois, « savante » (et en l'occurrence empruntées surtout à l'histoire de l'art, chez Mathias Kusnierz), « poéticienne » chez Irène Langlet, apparaît comme un enjeu central, nullement évacué, au contraire, par la montée en puissance des études culturelles et la prise en compte de la sociologie de la réception. François-Ronan Dubois pointe certaines pistes d'explication institutionnelles de leur délicate articulation (notamment la position disciplinaire des études en Information-Communication), tandis qu'Irène Langlet et Mathias Kusnierz, comme nous le disions plus haut, éclairent chacun les « manques », symétriques, de leur champ respectif. Jan Baetens utilise à ce sujet l'expression de « surmoi littéraire » (« comme si la seule bande dessinée valable était la bande dessinée appelée à prendre place au sein de la littérature, un peu à la manière du cinéma à l'époque de la politique des "auteurs" »), et tout le problème est alors de savoir s'en libérer (ou non). Sur les films populaires justement, Kusnierz montre l'ambivalence des analyses érudites, qui sortent l'objet de sa dévalorisation statutaire, mais constituent en même temps une captation indue, par la « haute » culture, d'œuvres qui lui échappent. Au contraire, ce sont le déni et le mépris qui entourent les jugements sur la fabrique du texte populaire qui frappent Irène Langlet et qu'elle s'efforce de contrer par des propositions de « modulations » de la poétique genettienne. L'approche quantitative des corpus (moissonnage semi-automatique de méta-données bibliographiques et mise en forme cartographique), représente cette fois un outil entièrement nouveau, dans la mouvance des humanités numériques, et d'ailleurs encore largement expérimental dans ses procédés et ses

résultats : Jacques Migozzi nous expose les étapes, les produits fructueux et les limites de ce traitement « big data » des romans populaires à l'échelle européenne et sur deux siècles (1840-1930). Outre qu'il ouvre un nouveau chantier de l'interdisciplinarité (avec les informaticiens concepteurs des algorithmes nécessaires), ce travail permet une véritable redécouverte de corpus anciens qui s'avèrent encore très peu explorés.

À ce titre, l'article de Jacques Migozzi fait transition avec le dernier ensemble de contributions proposées dans la troisième partie de ce volume sous le titre « Des corpus à redécouvrir ». En effet, si les travaux sur l'immédiat contemporain (séries télévisées et jeux vidéo) bénéficient d'une visibilité qui peut occulter les enjeux liés au passé des formes, la mise en lumière d'une *mémoire* des fictions médiatiques et récits de genre pourrait bien constituer une piste prometteuse pour dépasser le « surmoi » et la crise de croissance. L'article de M. Kusnierz allait déjà dans ce sens, et celui de Monica Dall'Asta et Federico Pagello se consacre explicitement à tracer des parallèles, les mêmes causes produisant les mêmes effets à un siècle d'écart, entre la complexité psychologique des protagonistes de séries télévisées contemporaines comme *Mr Robot* ou *Orphan Black* et le héros, protéiforme au point d'en être insaisissable, de la littérature et du cinéma sériel du début XXe – Fantômas en étant le grand représentant, qui reviendrait une fois de plus hanter les fictions, immortel comme il se doit. Ruth Mayer et Marie-Ève Therenty explorent pour leur part toutes deux des corpus méconnus et encore très peu abordés par la recherche, l'une avec les *serials* muets des années 1910 et 20, la seconde avec la presse criminelle à sensations des années 30. Toutes deux proposent de penser leurs objets au carrefour des conditions de production, des attentes de réception, des codes de genre et des défis rencontrés par l'époque, et démontrent une conscience lumineuse de ce que les fictions, les genres, les récits et les médias doivent à l'histoire qui les a fait naître.

En perspective

La nécessaire interdisciplinarité imposée par les LPCM, à plus forte raison à l'ère des « nouveaux médias » numériques, revient comme un

leitmotiv de chaque article dans ce volume. Elle se voit identifiée à la fois comme la source d'ouvertures exaltantes – celles de la répartition des *studies*, et d'abord des *cultural studies*, échappant au partage disciplinaire –, et comme le principal facteur limitant la pleine légitimation de ces travaux : sections CNU au poids décisif pour les carrières en France, logiques de territoire des disciplines au détriment d'une bonne connaissance mutuelle. A. Huz, N. Perez-Prada et H. Sellier expliquent ainsi les difficultés de leur position de « littéraires » travaillant sur le « médiatique », tandis que F.-R. Dubois pointe l'absence de symétrie dans la prise en compte des travaux respectifs des SHS et de l'Info-Comm. Dans un contexte où les frontières disciplinaires se redessinent pour faire place aux nouveaux objets, mais demeurent structurantes, sinon toujours pour la recherche, du moins pour les emplois d'enseignants-chercheurs, ce serait en effet faire erreur de penser qu'elles en deviennent plus poreuses ; bien au contraire elles se durcissent, peut-être de façon provisoire, comme pour mieux s'assurer le meilleur de la répartition à venir.

La littérature comparée, et plus largement le comparatisme, avec leur constant souci de l'altérité, occupent une place privilégiée dans ce champ et doivent en prendre conscience pour en tirer parti. Les chercheurs en LGC possèdent par exemple pleinement les outils pour penser la diffusion transnationale et intermédiatique des fictions populaires que les travaux EPOP, présentés dans l'article de Jacques Migozzi, ont fait ressortir comme donnée majeure de l'histoire littéraire européenne du siècle précédent. C'est également du côté du comparatisme, comme le rappelle Anne Isabelle François, que les études culturelles ont le mieux trouvé à s'implanter en France, en raison d'une convergence avec « son interdisciplinarité constitutive, son attention aux contextes, son caractère interculturel, son ambition politique et sa méthodologie pragmatique ». Médias, cultures, diffusion internationale des imaginaires par les outils numériques peuvent d'ores et déjà être identifiés comme des chantiers d'avenir pour notre discipline.

Anne Besson
(Université d'Artois, Arras, « Textes et Cultures »)

NOTES

1. Le terme d'« omnivore » qui qualifie les consommateurs que Bernard Lahire qualifie pour sa part de « profils dissonants » (*La Culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui/Laboratoire des sciences sociales », 2004) est emprunté à Richard Peterson, « Understanding Audience Segmentation. From Elite and Mass to Omnivore and Univore », *Poetics* n° 21, 1992, p. 243-258. Le constat de la dé-hiérarchisation a été plusieurs fois mis en perspective, notamment par Peter Swirski, *From Lowbrow to Nobrow*, (Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005), ou en France par Dominique Pasquier, dont on consultera par exemple la synthèse « La Culture populaire à l'épreuve des débats sociologiques », *Hermès* n°42, 2005, p. 60-69.
2. Une problématique notamment abordée par la journée d'étude suivie du colloque international « Hyperchoix et prescription culturelle » (13-14 novembre 2014), organisés au pôle des Métiers du livre de Saint-Cloud (Paris X-Nanterre) par Brigitte Chapelain, Sylvie Ducas et Anne Réach-Ngô.
3. Voir Jacques Migozzi, *Boulevards du populaire* (Limoges, PULIM « Médiatextes », 2005) : le chapitre 1 s'intitule « Tentatives de déminage et de balisage d'un terrain idéologiquement et théoriquement piégé », p. 21*sq*. Les deux jalons de la fortune critique du terme « paralittérature » sont en 1970 *Entretiens sur la paralittérature* (Noël Arnaud, Francis Lacassin et Jean Tortel, dir., Paris, Plon) et, en 1992, *Introduction à la paralittérature* de Daniel Couégnas (Seuil « Poétique », 1992).
4. Fondée en mai 2011 à l'université de Limoges (pour prendre la suite de la « coordination » du même nom, qui remonte à 1995), « l'Association internationale des chercheurs en Littératures Populaires et Cultures Médiatiques (LPCM) / International Research Association in Popular Literature and Media Culture (PLMC), a pour but d'étudier, suivant une perspective résolument pluridisciplinaire et intermédiale, les formes des cultures médiatiques, les pratiques qu'elles ont favorisées, et les imaginaires qu'elles ont suscités dans les époques moderne et contemporaine ». Texte de présentation, https://lpcm.hypotheses.org/lassociation-lpcm-plmc (consulté le 09/09/2016).
5. Précisons d'ailleurs que trois des articles de ce numéro (ceux d'Irène Langlet, Ruth Mayer et Marie-Ève Thérenty) sont les versions écrites des communications qu'elles avaient données dans le cadre du séminaire LPCM/Phistem (CSLF, EA 1586) coordonné par Anne Besson et Matthieu Letourneux, « Fictions médiatiques », en 2015-2016. L'association est actuellement à l'initiative d'un projet d'Assises de la recherche en littérature populaire et culture médiatique qui se déroulerait à l'automne 2018.
6. « Culture(s) populaire(s) » pouvait se charger de dimensions patrimoniales (« arts et traditions populaires », folklore et artisanat ruraux) quand « culture pop », qui renvoie au *pop art* ou à la *pop music*, se pare des séductions des produits d'importation et de leur pratique bien plus précoce d'un butinage aux frontières des hautes et basses cultures, de l'exigence et du *mainstream*. Et puis, à côté du

« populaire » toujours embarrassant, l'onomatopée « pop », le bruit de la bulle de savon, ou de chewing-gum, qui éclate et disparait – rond, léger, irisé et éphémère –, apparaît comme une façon d'assumer la légèreté inhérente au domaine qui constituerait une des stratégies possibles pour justifier, ou justement ne pas justifier, le plaisir que l'on y prend.

7. La distinction entre « culture de masse » (produite et diffusée pour toucher le plus grand nombre) et « culture populaire », à réserver aux textes médiatiques ayant fait l'objet d'une appropriation signifiante par leur public, est posée par John Fiske dans *Understanding Popular Culture*, New York, Routledge, 1989.

8. Matthieu Letourneux, extrait du texte de présentation du séminaire cité, « Fictions médiatiques » : https://lpcm.hypotheses.org/9771 (consulté le 09/09/2016).

9. Marie-Ève Thérenty, « Pour une poétique historique du support », *Romantisme*, n°143, 2009, p. 109-115.

10. Projet de recherche international financé par le programme Interagence ANR (France) - FQRSC (Québec), dirigé en France par Marie-Ève Thérenty et au Québec par Guillaume Pinson. L'équipe est composée de Olivier Bara (Université Lyon 2), Pascal Brissette (Université McGill), Anthony Glinoer (Université de Sherbrooke), Chantal Savoie (Université Laval), Alain Vaillant (Université Paris 10) et Yoan Vérilhac (Université de Nîmes).

11. http://www.medias19.org/

12. Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty, Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIXe siècle*, Nouveau monde éditions, 2011.

13. Citation extraite de l'article de Jacques Migozzi dans ce volume.

14. Depuis *Univers de la fiction* de Thomas Pavel (*Fictional Worlds*, 1986, Paris, Seuil, « Poétique », 1988) et *Pourquoi la fiction ?* de Jean-Marie Schaeffer (Paris, Seuil, « Poétique », 1999), jusqu'à Françoise Lavocat (dir.), *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

15. Jason Mittell, *Complex TV: The Poetics of Contemporary Television Storytelling*, New York University Press, 2015.

16. C'est l'exemple de la fameuse « querelle des narratologues et des ludologues » qui a structuré les recherches naissantes sur les jeux vidéo. Voir Fanny Barnabé, *Narration et jeu vidéo. Pour une exploration des univers fictionnels*, Liège, Bebooks, 2014, chapitre 1 en particulier.

17. Françoise Lavocat, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, « Poétique », 2016.

18. *Système B : une théorie de la production B à Hollywood, 1931-1956*, thèse d'Histoire et sémiologie de l'image, sous la direction de Jacqueline Nacache, soutenue à Paris VII-Denis Diderot le 23 mars 2013. À paraître aux Presses Universitaires de Rennes.

Cultural Illegitimacies: Football, Popular Music and Crime Fiction

David PLATTEN

To speak of the end of popular culture would be to make the kind of category error that Francis Fukuyama made twenty-five years ago, when he wrote his widely publicised essay proclaiming the "end of History"[1]. Fukuyama's mistake was to endow the clash of political ideologies with an eschatological dimension, his argument being that the implosion of the Eastern European communist states in 1989 and 1990 represented the triumph of liberal capitalism, which, in a crude parody of the language of Marx, signified the "end of History". Since then, left-wing politics has resisted annihilation. In France, the demiurges of "la culture consacrée" continue to see popular culture as damaging. Their paternalistic instinct remains one of protecting the public from the malign influences of (American) mass culture, but their exhortations are increasingly futile. Digital technologies have animated Régis Debray's concept of "l'homme qui transmet"[2], allowing their users to exist as global participants in cultures of their own choosing or in ones that they may have helped to create. In the UK the business of bestowing aesthetic and moral value upon popular fictions – especially in the form of television drama series, now more respectably referred to as the "long form drama" – is once again in the ascendant. The philosopher John Gray inveigles his